

Treize verbes pour. vivre

Œuvres de Marie Laberge

Romans

- Ceux qui restent*, Éditions Québec Amérique, 2015.
- Mauvaise foi*, Éditions Québec Amérique, 2013.
- Revenir de loin*, Les Éditions du Boréal, 2010.
- Sans rien ni personne*, Les Éditions du Boréal, 2007.
- Florent. Le Goût du bonheur III*, Les Éditions du Boréal, 2001 ; Paris, Éditions Pocket, 2007.
- Adélaïde. Le Goût du bonheur II*, Les Éditions du Boréal, 2001 ; Paris, Éditions Pocket, 2007.
- Gabrielle. Le Goût du bonheur I*, Les Éditions du Boréal, 2000 ; Paris, Éditions Pocket, 2007.
- La Cérémonie des anges*, Les Éditions du Boréal, 1998.
- Annabelle*, Les Éditions du Boréal, 1996.
- Le Poids des ombres*, Les Éditions du Boréal, 1994.
- Quelques Adieux*, Les Éditions du Boréal, 1992 ; Paris, Anne Carrière, 2006.
- Juillet*, Les Éditions du Boréal, 1989 ; Paris, Anne Carrière, 2005.

Théâtre

- Charlotte, ma sœur*, Les Éditions du Boréal, 2005.
- Pierre ou la Consolation*, Les Éditions du Boréal, 1992.
- Le Faucon*, Les Éditions du Boréal, 1991.
- Le Banc*, VLB éditeur, 1989 ; Les Éditions du Boréal, 1994.
- Aurélié, ma sœur*, VLB éditeur, 1988 ; Les Éditions du Boréal, 1992.
- Oublier*, VLB éditeur, 1987 ; Les Éditions du Boréal, 1993.
- Le Night Cap Bar*, VLB éditeur, 1987 ; Les Éditions du Boréal, 1997.
- L'Homme gris suivi de Éva et Évelyne*, VLB éditeur, 1986 ; Les Éditions du Boréal, 1995.
- Deux Tangos pour toute une vie*, VLB éditeur, 1985 ; Les Éditions du Boréal, 1993.
- Jocelyne Trudelle trouvée morte dans ses larmes*, VLB éditeur, 1983 ; Les Éditions du Boréal, 1992.
- Avec l'hiver qui s'en vient*, VLB éditeur, 1982.
- Ils étaient venus pour...*, VLB éditeur, 1981 ; Les Éditions du Boréal, 1997.
- C'était avant la guerre à l'Anse-à-Gilles*, VLB éditeur, 1981 ; Les Éditions du Boréal, 1995.

Marie
Laberge

Treize verbes pour.
vivre

Essai

QuébecAmérique

Projet dirigé par Pierre Cayouette, éditeur et conseiller littéraire

Conception graphique : Louise Laberge

Photo en couverture : Marie Laberge

Québec Amérique

329, rue de la Commune Ouest, 3^e étage

Montréal (Québec) Canada H2Y 2E1

Téléphone : 514 499-3000, télécopieur : 514 499-3010

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien. L'an dernier, le Conseil a investi 157 millions de dollars pour mettre de l'art dans la vie des Canadiennes et des Canadiens de tout le pays.

Nous tenons également à remercier la SODEC pour son appui financier. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Canada



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC

Québec



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Laberge, Marie

Treize verbes pour vivre

ISBN 978-2-7644-2969-3

I. Titre.

PS8573.A168T73 2015 C848'.54 C2015-941678-7

PS9573.A168T73 2015

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2015

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives du Canada, 2015

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

© Productions Marie Laberge inc., 2015.

marielaberge.com

Éditions Québec Amérique inc. licenciées exclusives
pour l'édition en langue française en Amérique du Nord

Imprimé au Québec

À mes amis Nicole et Gérard Berrut

Il y a terreur parce que les gens croient ou bien que rien n'a de sens, ou bien que seule la réussite historique en a. Il y a terreur parce que les valeurs humaines ont été remplacées par les valeurs du mépris et de l'efficacité, la volonté de liberté par la volonté de domination. On n'a plus raison parce qu'on a la justice et la générosité avec soi. On a raison parce qu'on réussit.

Albert Camus,
Noces à Tipasa

Table des matières

Avant-propos	11
Jouir	17
Croire	39
Exprimer	57
Respecter	83
Douter	97
Apprendre	107
Quitter	121
Assumer	135
Espérer	155
Pardonner	167
Vieillir	185
Aimer	201
Mourir	219
À vous	235

Avant-propos

À l'approche de la quarantaine, j'ai commencé à ressentir que le temps faisait plus que passer : il façonnait ma pensée. L'expérience ajoutait à ce que je croyais unique et essentiel : réfléchir, créer mes propres normes morales et m'y tenir ma vie durant. L'érosion du temps pouvait autant arrondir qu'aiguiser, cela dépendait du secteur d'activité. J'ai compris que rien ne resterait intact, ni ma réflexion ni même qui j'étais — ou croyais être.

J'ai alors voulu établir une liste de verbes fondamentaux — à mes yeux — dont je décrirais la portée dans ma vie. Je croyais que de dix ans en dix ans, je pourrais revenir sur l'ouvrage et reprendre l'exercice en redéfinissant ces verbes selon ce que le temps aurait eu comme effet sur eux. Je voulais voir si tous garderaient la même essence, la même intensité, bref, si le temps les aurait magnifiés ou édulcorés.

Évidemment, en plein élan de création, presque étouffée par l'urgence d'écrire, je n'ai pas trouvé le moyen de consentir du temps à cette réflexion. Arrivée à la cinquantaine, j'y ai encore songé, mais la trilogie *Le Goût du bonheur* absorbait la totalité de mon esprit. Quand j'ai atteint mes soixante ans, j'ai cru qu'il était trop tard pour ce genre d'études comparatives, que le temps, justement, avait trop passé.

J'ai maintenant quarante ans de vie professionnelle. Retour à la case départ ? Pas vraiment, mais ces verbes me hantent encore. Autant je me tiens loin de l'autobiographie ou d'une certaine célébration du « je » qui me semble prendre un essor considérable et parfois injustifié ces derniers temps, autant le désir de circonscrire et de fouiller le sens profond de certains verbes est demeuré. Alors, pour en finir avec vingt ans de macération, je plonge. Du moins, en ne le faisant qu'une fois, j'épargne une éventuelle redondance ou — pire — une errance. Je vais tenter d'aller droit au cœur du verbe, sans tergiverser et avec franchise.

Pourquoi treize ? Pourquoi des verbes ?

Treize est un nombre premier et, en plus, il est marqué de superstition, ce n'est pas un chiffre indifférent. Il me semble équilibré : il dépasse la petite douzaine qui ferait un brin chétif et il ne déborde pas vers la vingtaine qui m'apparaît trop copieuse. Contrairement à bien des gens, ce chiffre m'est sympathique. Il boite, comme tout ce qui est impair... il n'a pas l'harmonie trop sage, oppressante. Plusieurs le craignent, les hôtels l'évitent, les ascenseurs refusent de s'y arrêter. Moi, je l'aime bien. Comme je ne voulais pas m'étaler — généreusement peut-être, mais m'étaler quand même — mais choisir les éléments les plus significatifs à mes yeux, ce chiffre me donnait une belle impression de concision.

Pour ce qui est de choisir des verbes plutôt que des substantifs ou des qualificatifs — et pourquoi pas des adverbes ? — la réponse est plus simple. Par définition, le verbe conduit la phrase, c'est le leader naturel de la pensée. Que serait une réflexion qui s'appuie sur un élément décoratif (l'adjectif) ou sur un commentaire (l'adverbe) ?

Le verbe ou le substantif — « vivre » ou « la vie » — là, j'avoue que ça se corse. Mais « vivre »

est plus personnel, plus directement lié à chacun que « la vie » qui permet un certain recul. Je voulais une réflexion qui se trouve au centre de l'action, et pour cela le verbe apparaît incomparable et nécessaire.

Maintenant, choisir entre la forme pronominale et le seul infinitif représentait aussi un défi : entre abandonner et s'abandonner, il y a un gouffre. Ce qu'un minuscule « s » peut faire ! Je n'ai donc pas établi de règle absolue : j'y vais selon la précision et le verbe sera à la forme exigée par l'action que je veux désigner. Trop de règles, voilà qui risquerait de mener à la censure.

Enfin, cette aventure étant forcément très personnelle, elle laissera filtrer des moments privés qui s'approcheront de l'aveu, le « je » étant un pronom qui incite à la confession. Vaincre ma répugnance pour ce pronom ne sera pas le moindre de mes efforts, mais il est certain que là se limitera toute tentative autobiographique. Je trouvais important de me mouiller et de ne pas faire abstraction de mon expérience, sans pour autant y aller d'un déballage privé qui n'ajouterait rien. Mes secrets me sont précieux. Ma pensée s'appuie probablement sur eux, mais

Avant-propos

ils ne sont pas utiles à sa compréhension. Ce que je livre ici sert surtout à illustrer mon propos, à m'impliquer, à me compromettre même. Je tenais à ne pas le faire froidement, en gardant prudemment mes distances. J'aurais jugé cela malhonnête. Dans la mesure de mes moyens, dans la partie qui s'appelle « ... dans ma vie » qui suit chaque verbe, j'ai essayé de livrer quelque chose de très personnel.

Je suis certaine que je n'ai pas à expliquer pourquoi le seul verbe qui s'allie aux treize répertoriés est celui de « vivre ». À mes yeux, il est le plus grand, le plus beau et le plus exigeant, et à ce titre il englobe tous les verbes dont je parle.

ML

Jouir

Commençons par la joie. En le prononçant, ce verbe finit déjà par un sourire.

Jouir, c'est prendre ce que la vie nous offre et en profiter pleinement.

Jouir, c'est un « oui » entouré de consonnes (il y a du « oui, je ris » dans « jouir »), c'est un consentement à la beauté, à l'élan, au plaisir.

Nous avons tous des sens : à nous de les aiguïser et de savourer. Avant de ramener ce verbe à son aspect sexuel — qui n'est pas à négliger et qui ne le sera pas — laissons-le s'ouvrir et prendre tout son espace.

Jouir est multiple et se multiplie lui-même. Dans l'aurore, quand le ciel chavire vers le jour, dans l'odeur de la pluie sur la terre asséchée qui boit son content, dans la mer qui s'étale sur la plage, son odeur iodée, ses variations de bleus

et de verts selon le ciel et le soleil, dans la générosité des pivoinies qui se déploient au printemps, dans une strophe poétique qui nous met les larmes aux yeux, dans le goût du premier café au petit matin, dans la sensation aiguë de liberté qui nous traverse quand on est en vacances et que la journée est totalement libre, et à l'opposé, dans le soulagement du corps rompu de fatigue après une dure journée de labeur quand enfin on peut se mettre au lit dans des draps frais, dans le but gagnant de notre équipe sportive favorite, dans le chant du cardinal à poitrine rose, l'odeur de bois qui brûle, la brume du crépuscule d'automne, dans la toute première neige, celle qui ne nous pèse pas, dans la fin du jour qui s'abîme dans un festival de rouges, dans la douceur d'une joue de bébé, dans son premier rire qui éclate, ses premiers pas chancelants, dans le sentiment d'avoir bien travaillé, de toucher ou de frôler le résultat escompté, dans le parfum de notre mère, dans le cœur qui bat après l'effort physique, le corps essoufflé et la tête légère, dans l'eau tranquille d'un lac ou celle, violente, du torrent, dans un vin capiteux, l'adagio d'un concerto sublime ou un riff de guitare, dans l'effleurement d'une main aimée,

dans un éclat de rire, dans la brise, dans la réminiscence d'un instant heureux, dans un sourire, dans la conscience d'être au monde, vivant, vibrant, absolument présent : jouir.

Cinq sens par lesquels le monde nous traverse, cinq sens sont à notre disposition pour laisser la vie nous bouleverser, nous ravir et nous contenter. Jouir se fait en douceur, en vitesse, en solitude ou en échange, mais c'est une possibilité infinie qui ne se limite qu'à notre imagination. On peut privilégier un sens au détriment d'un autre, mais rien ne nous oblige à restreindre la portée de ce verbe puissant. Et si nos sens se sont éteints, notre mémoire peut encore en restituer l'acuité. Jouir est à notre portée, il suffit presque de s'y arrêter, de respirer doucement, de goûter... et de s'en réjouir.

La perfection n'étant pas fréquente, pourquoi faudrait-il l'attendre pour s'estimer assouvi ? Pourquoi ne pas saisir les bribes de jouissance qui s'offrent à nous, même si certaines nous échappent ? L'idée de l'extase absolue est un rabat-joie qui empêche de savourer ce qui est là, presque sous la main, parfaitement disponible pour nos sens affamés.